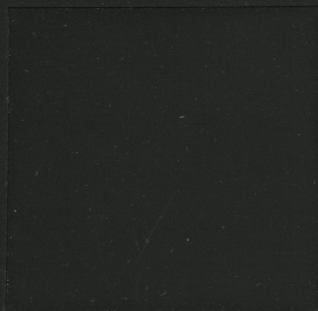
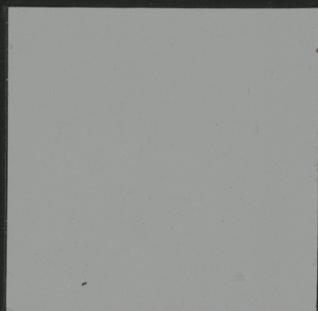
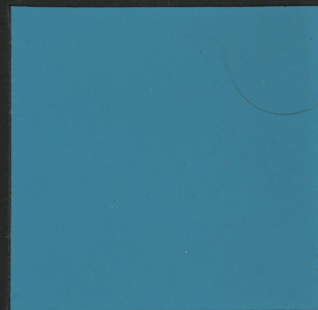
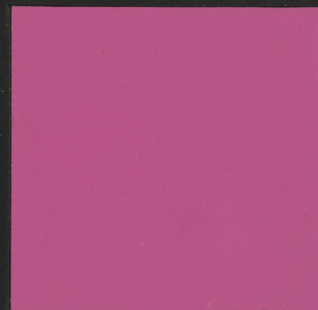
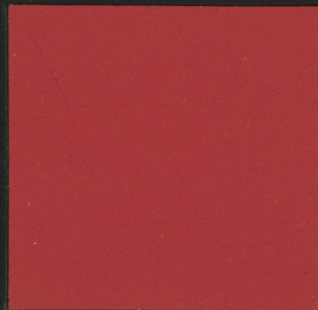
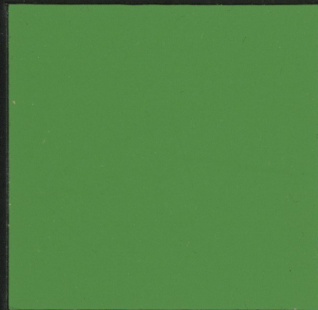
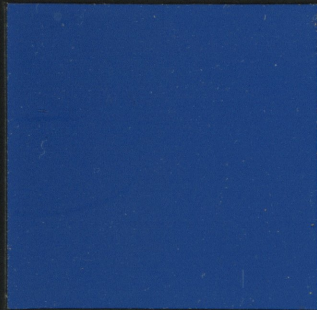
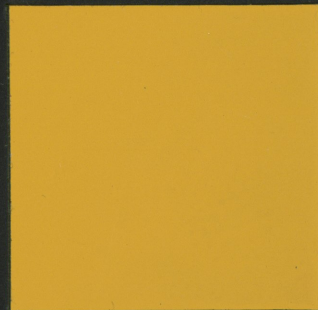
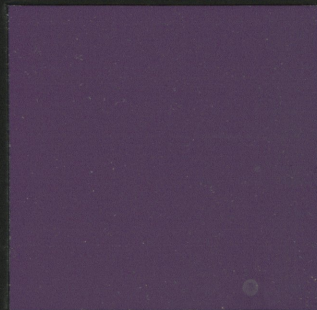
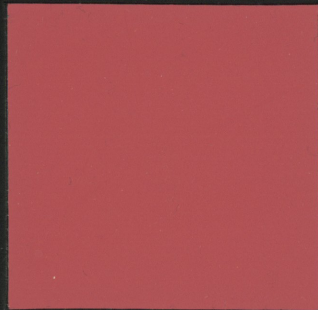
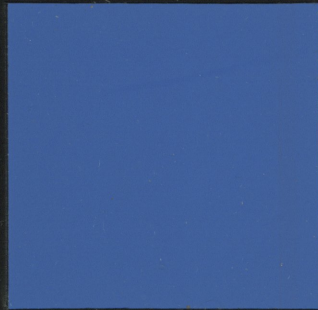
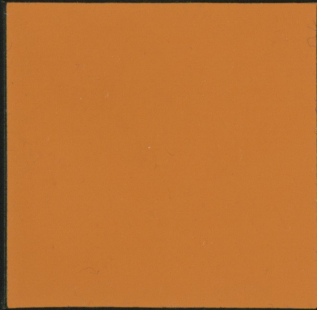
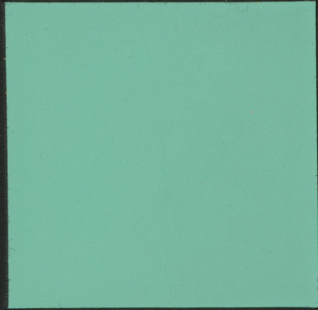
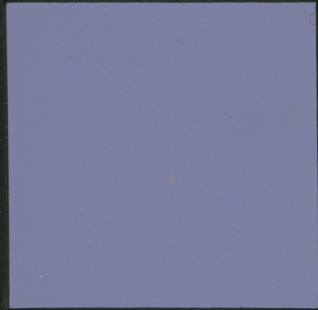
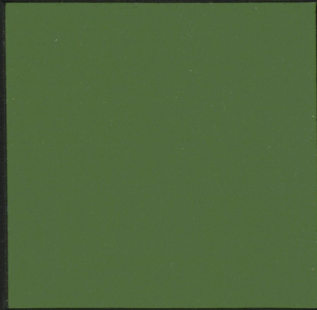
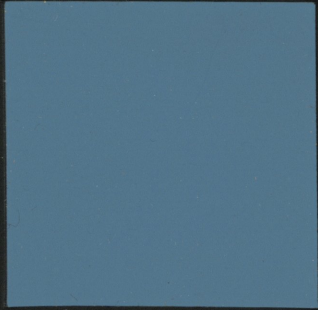
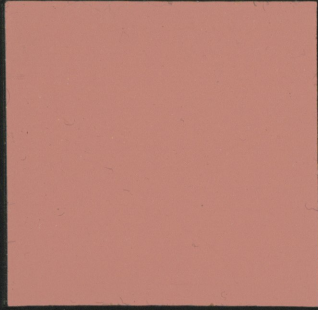
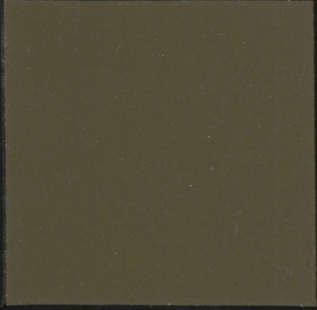
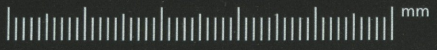


colorchecker CLASSIC



x-rite

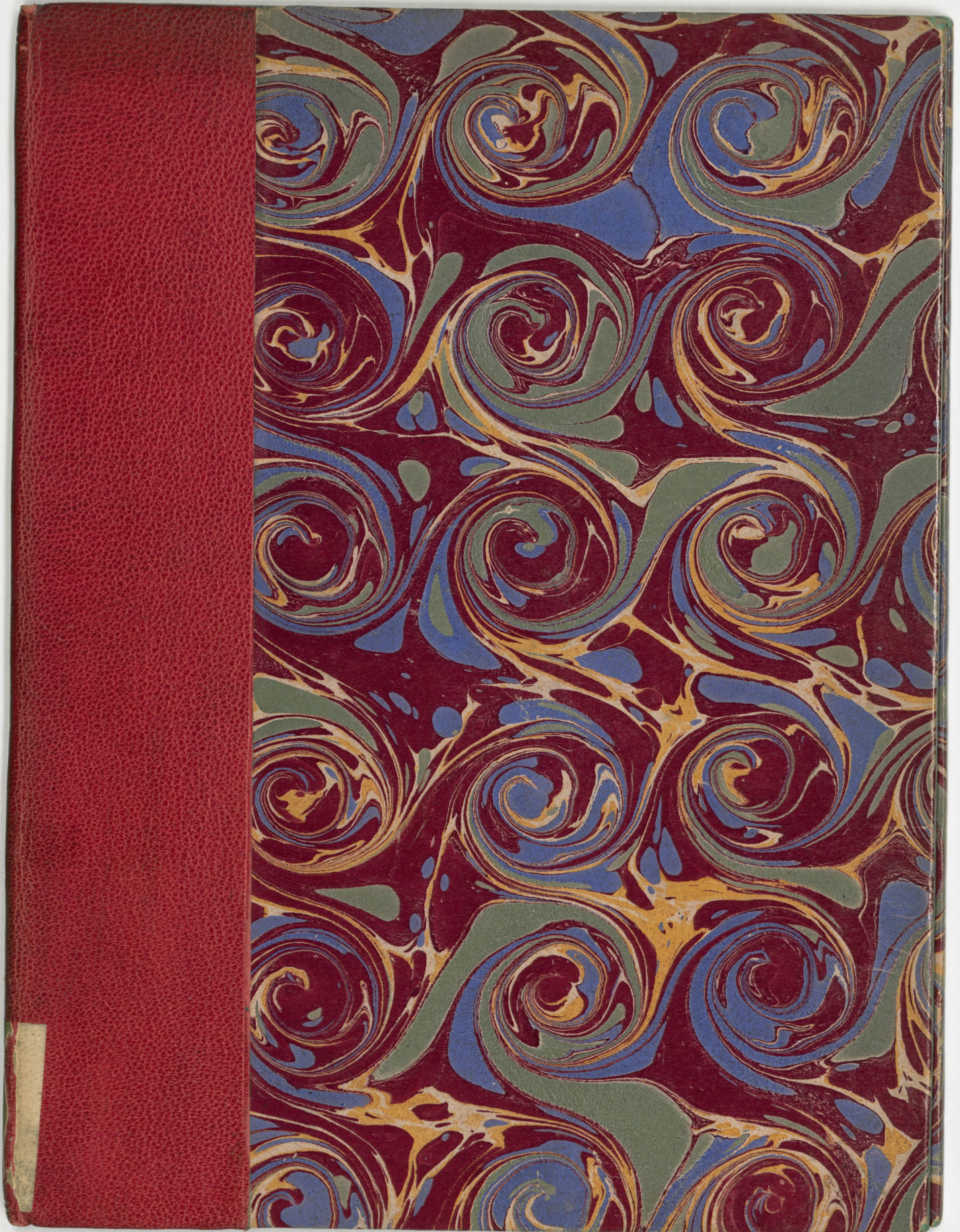




BIBLIOTHEQUE DE LA SOCIÉTÉ DE LA MATHÉMATIQUE

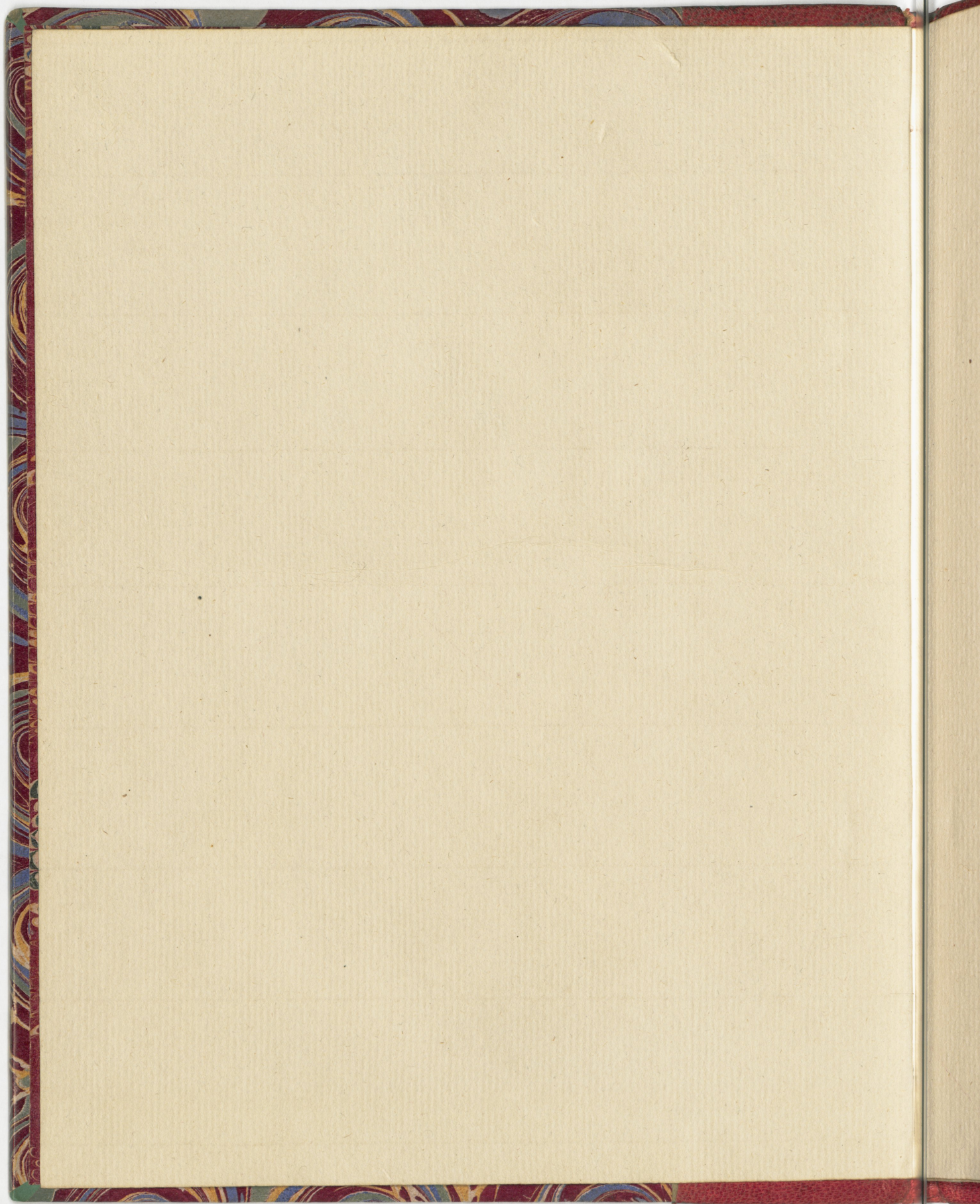
MATHÉMATIQUE

DE LA SOCIÉTÉ DE LA MATHÉMATIQUE





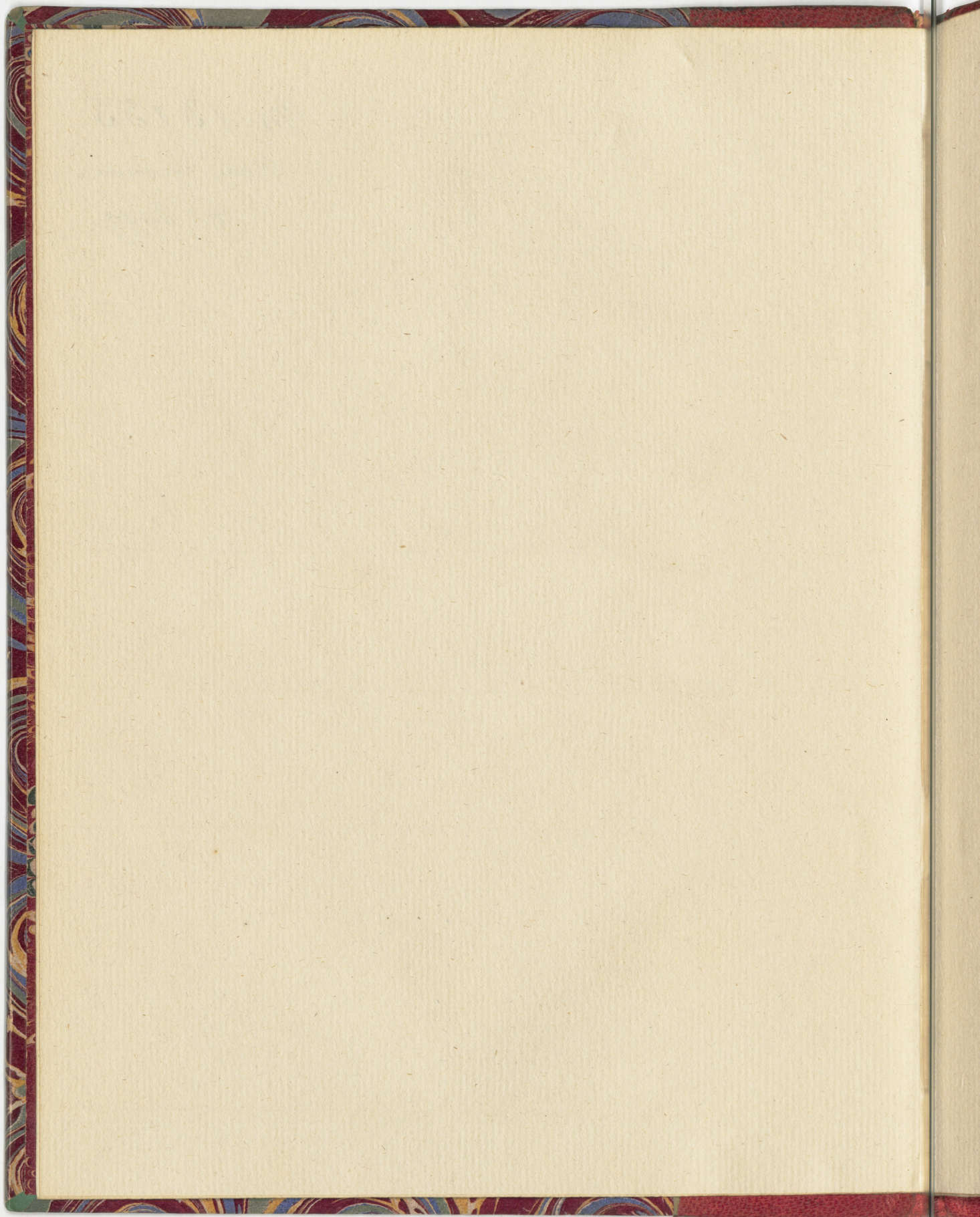




M. 13135

Cat. Moreau,

n° 299.





2<sup>e</sup> pièce  
18  
306

LA SECONDE  
LETTRE  
DV CHEVALIER 18  
GEORGES  
A MONSIEVR  
LE PRINCE.



A PARIS,  
Chez JEAN BRUNET, rue neuve saint  
Louys, au Canon Royal, proche le Palais.

M. DC. XLIX.

LA SECONDE  
LETTRE  
DU CHEVALIER  
GEORGES  
A MONSIEUR

LE PRINCE



A PARIS  
Chez JEAN BRUNET, rue neuve Saint  
Louis au Canon Royal, proche le Palais

M. DC. XLIX.

LA SECONDE LETTRE DV CHEVALIER

Georges, à Monsieur le Prince.



MONSIEUR,



Si j'auois creu que ma premiere lettre feroit quelque impression sur l'esprit de vostre Altesse, non pas à la verité par la force de l'eloquence, mais par celle du raisonnement. Je ne vous ay pas dit de belles choses, mais ie vous en ay dit de tres-bonnes: mes pensées n'estoient pas delicates, mais elles estoient iustes; & si mes parolles n'estoient pas douces, elles estoient veritables. Je ne me suis pas voulu rebuter par ce mauuais succez, & comme i'ay tousiours la mesme affection pour ma patrie, & le mesme respect pour vostre personne, i'ay repris la plume, quand i'ay veu que vous ne quittiez point l'espée, i'ay voulu faire de secondes prieres, quand i'ay veu la continuation de vos premieres entreprises. Certes, Monseigneur, si dans le commencement de ces troubles, i'auois quelque rai-

son de vouloir dissuader vostre Altesse de ces violens desseins qui vous ont armé contre vous mesme, i'en ay maintenant beaucoup dauantage, puis qu'alors vous auiez sujet d'esperer toutes choses, & qu'a present vous avez sujet de les craindre. Vous estiez en ce temps là dans l'abus qui a esté commun à toute la Cour, que dans trois marchez Paris seroit affamé, que le pauure demanderoit du pain au riche, de la mesme sorte que le voleur demande la bourse au passant, que le peuple regarderoit le Parlement comme son bourreau, & qu'enfin il vous le liureroit pour vostre vengeance, & pour la sienne; mais voila douze marchez passez, & Paris subsiste, le pauure demande, & reçoit l'aumosne comme autrefois, le peuple regarde le Parlement côme son pere, loin de vous le vouloir mettre entre les mains, il exposerait mille vies pour luy, & seroit des vœux pour vostre perte, si elle estoit necessaire à la conseruation. Quoy Monseigneur, V. A. ne sçait elle pas que ce sont les biens faits, & non pas les mauuais offices qui gaignent les volontez, le peuple n'est pas extremement esclaire, mais il est sensible, il n'est point si stupide qu'il ne sçache faire le discernement que les bestes mesmes font entre ceux qui leur donnent à manger, & ceux qui les battent. Vous avez vne armée de brigands, & de sacrileges; & le Parlement en a vne de gens qui payent, & qui ne font du mal qu'aux ennemis.

Vous

368

Vous avez vne armée où il y a quantité d'estran-  
gers, & celle du Parlement est toute composée de  
bon François. L'esperance du butin & l'impunité  
des crimes ont engagé & retiennent vos soldats.  
Le service du Roy, l'amour du Pays, & la discipli-  
ne sont les chaines des nostres. Mais certes, il fal-  
loit bien que ceux qui composent les deux armées  
eussent du rapport avec les personnes pour qui ils  
combattent, vostre armée combat pour vn voleur,  
& pour vn estrange, & la nostre pour ceux qui  
font le procez aux voleurs, & qui sont les Peres  
de la patrie. Vous direz que ce n'est point Maza-  
rin pour qui vous avez pris les armes, que c'est  
pour le service du Roy, & pour la manutention  
de son Authorité, contre vn Parlement rebelle:  
Mais comment le pouuez-vous qualifier de ce  
nom, puis qu'il ne demande que le retour de son  
Prince, & que ces Astres de la France ne peuvent  
souffrir qu'avec regret l'Eclipse de leur Soleil.  
Bien loin de tomber dans les espouventables sen-  
timens de l'Angleterre, ces Messieurs ne vou-  
droient tenir leur Roy à Paris, que pour luy ren-  
dre les adorations qui luy sont deuës. Quand on  
leur enuoya dire qu'ils s'en allaissent à Monargis,  
n'estoit-ce pas la mesme chose, que si la hautesse  
qui n'est pas plus infidelle que l'Eminence, eut  
commandé à ses sujets de luy enuoyer leurs testes?  
O que Mazarin estoit mal habile, si a creu qu'ils le

deussent faire : O le meschant s'il a creu qu'ils ne le feroient pas, puis qu'il ne pouuoit ignorer que c'estoit mettre le Royaume dans vn horrible combustion. Pleust à Dieu que vous eussiez pris la peine de lire leur Apologie, aussi bien que les libelles de la Cour, au lieu de l'arrifice & de la complaisance de ceux-cy; vous eussiez veu dans celle-là la verité sans desguiement & sans flaterie. C'est là que non seulement les bons esprits comme vous, mais encore les mediocres ont peu voir laquelle des deux armées combat pour le seruice du Roy, & pour l'affermissement de son Authorité, quoy que toutes deux ayent de la ialousie pour ce titre, il ne scauroit legitimement appartenir à toutes deux & c'est vne verité cogneuë d'elle-mesme, que le motif de l'vne, n'est que le pretexte de l'autre, et-les crient toutes deux viue le Roy, mais si i'estois de la vostre, i'aymerois autant dire, viue Mazarin. Car, Monseigneur, n'est-il pas vray qu'estre Roy, n'est autre chose qu'estre absolu, souuerain, independant; & n'est-il pas vray aussi que le Cardinal l'est, si bien que la raison d'Estat, n'estant autre chose que son bon plaisir. Vostre Altesse à l'esprit excellent, elle l'a cultiuë par la Philosophie, & n'aura pas grand peine d'adiouster la conclusion à ce Syllogisme. C'est dans certe equiuoque que l'on peut dire que le Parlement a pris les armes contre le Roy, les ayant prises contre Mazarin; il

est vray qu'estant vsurpateur , il ne merite que le nom execrable de Tyran. C'est contre son autorité que nous auons pris l'espée, & par consequent pour celle de nostre Roy naturel, puis qu'on ne scauroit ruiner l'authorité de l'un sans affermer celle de l'autre. Encore vne fois, Monseigneur, ostez vous le bandeau de deuant les yeux, defaites le charme, ne vous laissez plus seduire aux illusions d'une fausse gloire, vous qui en auez tant acquis de veritable. Il ne vous sera pas si aisé de vaincre vos compatriotes que les estrangers, & quoy que l'honneur accompagne ordinairement la difficulté, ils n'iroient pas de compagnie en cette rencontre; reseruez vostre courage & vos cinq campagnes d'experience pour des victoires plus faciles & plus glorieuses. Nostre armée est plus grande que la vostre, & quand elle seroit defaite, nous auons vne ressource de trois cent mille combatans à qui il ne faut ny monstre ny subsistance; les estrangers nous offrent du secours que nous iugeons superflu, & vous auez trop de lumiere pour ne pas iuger que l'archiduc Leopold seroit bien aise de voir son vainqueur humilié. Ne luy donnez pas cette satisfaction, Monseigneur, & quoy que la crainte de la mort ne soit pas capable de vous faire changer le moindre de vos desseins, conseruez pourtant vne vie si precieuse que la vostre, & pour qui nous apprehenderons tousiours quand

vous l'exposerez contre d'autres que contre nous.  
 Je concluray par vn vers qu'vn Orateur adressoit  
 à vn Prince ieune & ambitieux comme vous, *Nulla  
 salus bello, pacem te poscimus omnes*, & moy parti-  
 culierement qui suis,

**MONSEIGNEVR,**

Vostre tres-humbles & tres-  
 obeysant seruiteur, le Che-  
 ualier **GEORGES.**

